



ARNAUD VILLANI

Etre avec le sauvage

A photograph of a savanna landscape at sunset. The sun is low on the horizon, casting a warm orange glow over the scene. The foreground is filled with dry, yellowish-brown grass and scattered green shrubs. In the background, there are rolling hills under a hazy sky.

ARNAUD
VILLANI



salamandre



ARNAUD VILLANI

Etre avec le sauvage

Cheminer

Une cheminée, c'est le chemin que suit un feu – divin, humain ou matériel. Il y a un cheminer dans une cheminée. Par nécessité, le feu monte. Et il y en a, des trésors au ciel et des histoires entre moi et ma façon de cheminer. Quand je marche, et qu'avec moi le paysage part en voyage, je change de peau. Je mue. Cela m'arrive quand je m'allonge au soleil, quand je pénètre une eau très froide, quand je sens les courbatures d'un sport monter dans mes muscles, quand j'avance sur un chemin qui sent la sève, quand je serre fort mon aimée, quand je pense à mes enfants. C'est si difficile à décrire, cette impression de se régénérer! On prend conscience du travail du corps, on lui tient la main. On se fait sensation de corps. C'est déjà quelque chose! A ce compte, on en redemanderait, après un gros effort, de se sentir brisé, boiteux, vide de la tête et l'intérieur

comme à vif. Mais la disposition d'esprit varie. Le corps, qui se manifestait violemment, comme s'il ne pouvait plus supporter de souffrir, se détend sans se relâcher. Il furète un peu partout pour apprécier jusqu'où va la douleur, et quand il est certain que l'état des lieux ne demande que de la patience, il se délecte de se sentir écouté. Mais écouté par qui ? Je n'ai pas d'autre réponse : écouté par mon moi-forêt, mon moi-habitants de la forêt, ma résidence secondaire de corps.

Le moi-forêt

La forêt bouge en même temps que moi, ni vite ni lentement, au rythme qui convient. Elle me fait sortir de mes limites, elle me prête une largeur. Ce n'est pas que je me l'approprie. C'est elle qui m'approprie du bout de son gant de soie de sensations. Dès les premiers pas, j'enfile une combinaison soyeuse de lumières, d'ombres et de feuillages froissés. Ce justaucorps, loin de me gêner aux entournures, c'est comme s'il soulignait les efforts de mes muscles, qu'il les galbait et flattait.

Parti de bon matin, ce moi-forêt est une liberté qui marche. Mes pas font silence pour tisser un pont entre le moi des villes et le moi des champs, l'homme guindé par orgueil et la forêt vêtue d'ignorance accueillante. Ne veux rien violenter. Seulement respecter, admirer, aider à tenir debout.

Donc, la forêt et son chemin me vont. Comme j'avance un peu vite, ils deviennent le plan flou d'une caméra nonchalante. Et sur ce balayage à la Cassavetes, je pointe des personnages, un ciste tout fripé de violet pâle, une racine surprise d'être si proche du jour et déjà prête à s'encapuchonner, une autre qui fait le serpent mort, une pierre cassée où rutilent des couleurs, l'arrondi d'une colline, une transparence qui sent fort le sous-bois. Comme c'est revigorant de sentir monter des pensées qui sont aussi des personnages-fleurs, des gestes-racines et des espaces diaphanes ! Impossible de faire la part de ce qui revient à l'image-chose ou à la pensée qui l'accompagne. Le mot « ciste » devient violet, fripé, pâle comme sous respiration assistée. Le mot « transparence » ressemble à un masque à oxygène. L'immensité des racines se croise sous mes pieds dans un noir d'encre, et fait mille détours. Le mot « vie » se met à pleurer. Le cœur serré, mais à l'aise dans ma combinaison de paysage.

Trop de beauté, de gifles à la fois, face tuméfiée, groggy, les yeux écarquillés sur mon moi-forêt. Et ceci, et cela. Et chaque fois, un uppercut venu de nulle part, qui me secoue la tête. Et là-bas, ce caquetage d'oiseau inconnu, ces froissements comme si corps tout proche, corps affolé, bousculant les buissons pour survivre. Les mains tremblantes, les yeux insuffisants, je tomberais si je n'avais pas ce métronome d'un pied sur l'autre, ce soutien d'un corps qui confond la chute prolongée et la marche en avant.

Et une passion neuve donne à mon corps de boire l'eau pure de ce qu'il voit et entend. Aux petits éclats de

racine, de ciste, d'air transparent, de silex entamé, je donne mes jambes. Ciste et serpolet se font chemin. Un multi-nuage de sensations donne volume à cette petite sente de terre pauvre et cabossée. C'est une troupe avec éclaireurs, badauds et retardataires. Ce sont échanges, chicanes, fouillis. On croirait un nuage d'orage qui prépare ses faces noires au milieu de blancs brillants. Me voyant passer, quelqu'un, percevant les choses de l'intérieur (mais il n'y a personne) pourrait s'imaginer une troupe de Tziganes, de vagabonds, de comédiens itinérants et de gens à la traîne – l'arrière-garde défaite de la vie.

Parfois, je m'assois au bord du chemin et me mets à écrire. Pas grand-chose dans ces carnets, rien qui bouleverse le monde. Des mots et des façons de dire à moi. Des condensés d'impressions. Du rythme, hérité de la marche et qui m'aide à la poursuivre. Des maximes sans morale. De l'allant, non sans allées et venues. Des phrases circulaires et circulantes, qui disent cette chose n'existant pas encore mais qui cherche forme : le moi-forêt en marche.

Cela n'a aucun sens, mais c'est plus qu'une idée vague. C'est aussi solide que le tronc qui soutient l'arbre. C'est aussi parlant que le vent soufflant dans le feuillard. C'est feuilleté comme du silex. Le moi-forêt, c'est une conscience du bout des lèvres, une pappardelle d'existences. C'est une discrétion qui ressemble à un geste, ciselé par finesse de sentiments. Une discrétion en route vers son dehors, prête pour les rencontres, avançant au plus près des choses. Et des images bondissent de la forêt, l'éclair de volontés ne

faisant que passer. Des dryades, dans les arbres, écartent l'écorce et montrent la pointe de leurs seins. Voltes, replis, plateaux de sérénité. Par la grâce des oiseaux, le ciel s'est marié à la terre. On est encore au paradis. Ni mensonges ni repentirs. Juste un apprentissage du ça-forêt, d'une forte collectivité qui poursuit sa vie depuis des millénaires, et où l'on se sent aussi bien calé que dans un fauteuil sans âge.

Tout le temps, je me parle à moi-même. Je cherche le geste de pensée juste, pour faire parler l'arbre, la motte de terre, la croisée des chemins, le sable volant qui tamise un peu la lumière. Ce mélange de sensations et d'entente à demi-mot me fait marcheur multiple, sans coquille au haut du bâton pour saluer des congénères. Je marche et des chemins se lèvent, qui vont du mot à l'image et de l'image à la chair. Pont basculant, qui ne trie pas entre ce qui va, ce qui allait, ce qui ira. Force de rassemblement insensée, opéra de doublures, combinaisons, gilets, moi dans ma nudité où s'agite la pluralité méconnaissable des faiseurs d'harmonie.

Mais trop de beauté me fatigue. Trop de monde en moi et autour de moi. Trop de personnages cosmiques à la fois. Simplifier, cadrer ces personnes envahissantes. A la façon des ermites, je cherchais la solitude et me voilà foule, certes pas tout humaine, mais foule quand même, attroupement ou meute. Père du désert, construisant sa hutte de palmes pour y cacher sa méditation, et, rattrapé par sa notoriété, devant fuir vers les régions où ne vivent que les serpents.

La multiplunité

Fuir au désert, voilà le point. Mais où trouver un désert si je suis peuplé, si j'abrite des mots, des images et des êtres dépliables à volonté? Comment simplifier? Faire le simple ou le rustre ne résout rien. L'air du balourd qui regrette les autoroutes et voudrait ordonner ce fouillis en maniant sa tronçonneuse? Où cela mènerait-il? Si le ciste, la racine avec ses cicatrices, la limpidité de l'air, ne me touchent ni au foie ni à la rate, à quoi bon simplifier? En ressortir le même que j'y étais entré? Voir et entendre ces plantes et cette terre, ces cris d'oiseaux et ces chocs sur les troncs, ces pierres qui se fendent, et ne pas être frappé par leur fierté, leur indépendance d'esprit, leur indifférence à notre humanité?

Je marche, je regarde, je cherche à simplifier. Fouler la terre me rend plus humble. Car elle souffre sans demander de contrepartie. Pourquoi l'homme ne veut-il pas admettre

qu'il ne prend jamais un chemin, mais qu'il est pris par lui? En voici un «grand passage», serviable et fiable: il courbe le dos, il se laisse bousculer. Il absorbe les chocs des pas, la pression des pneus, le soc des engins qui refoulent l'herbe, sinon cette mince ligne verte où l'érosion a été moins brutale.

Etre fort et serviable comme ce chemin, voilà qui me sourit. Mais faut-il faire la simple galette sèche, la grenouille passée sous une roue et encastrée dans le goudron, ayant perdu toute envie de vivre? Simplifier n'est jamais se dépouiller, se priver de multiplicité. «Beaucoup» ne signifie pas «trop». Seuls des gamins peuvent le croire. Simplifier, c'est exalter la multiplicité, prendre son parti, se battre pour elle.

S'il avait compris cela, et choisi Héraclite plutôt que Pythagore, Platon nous aurait évité bien des erreurs. Entre ces deux penseurs précoces, il y avait toute la différence qui sépare celui qui, devant un enfant éploré, le prend fort dans ses bras et le console, et celui qui, dans la même situation, explique à l'enfant par $a + b$ qu'il n'a aucune raison d'être triste, et que d'ailleurs, etc. Héraclite embrasse le réel, le réel vivant, le réel qui se présente en personne, le réel qui pleure et qui rit. Pythagore, en gros timide qu'il est, craint de se rapprocher d'un corps, et préfère rallonger ses bras de mille raisonnements où «tout est nombre», afin d'éviter tout contact. Le premier est concret, le second abstrait. Le premier est quasiment oublié, le second se survit en gloire dans les mathématiques.

Il eût fallu à Platon, au lieu de se moquer d'Héraclite en prétendant que, s'il annonce que «tout coule», c'est sans doute qu'il a attrapé un rhume d'Univers (et comme les assistants rien!), comprendre le cadeau d'existence que contient un corps chaud et vivant. Il eût mieux valu pour l'Occident d'être post-héraclitéen que post-platonicien. Car si le corps vivant reste la chose essentielle, alors les guerres ne sont plus la solution pour aller vers un monde réconcilié, mais juste l'indignité de rustaude.

L'être uni de la multiplicité dépend de la façon dont s'enlacent ses éléments. Si les parts de multitude font système, on a affaire à l'unité autant qu'au multiple. Disons, *multiplunité*. Mais si les parts du multiple s'agrègent sans se pénétrer, se traversent sans se modifier, c'est un tas, juste bon à s'envoler au vent ou à être balayé sous le tapis. L'homme qui traverse la nature et la vie avec son air de tête de mule et ses longs bras conceptuels pour éviter tout contact, pour fuir le bouleversement d'être en profondeur changé par elles, c'est un gros tas. Simplifier, c'est croire à la complexité, viser l'un autant que le multiple. Dans la nature, cet ordre s'établit de soi, sans intervention de savoirs ou de plans conscients. Ce n'est pas un miracle. Les espèces ne naissent que si elles ont adapté leur forme pour s'insérer dans le réseau des différences. Le puzzle est déjà là, qui détermine et attend la pièce nouvelle. Chez l'homme, qui a cette chance insigne de bénéficier de conscience, la tâche est difficile de relever d'un côté les singularités remarquables et, de l'autre, leur structure sous-jacente.

Ce fut tout le travail poétique de mon ami poète de toujours, Gerard Manley Hopkins : s'exalter devant le complexe, en faire des vers inoubliables ; ne pas se satisfaire du beau ; pousser son observation jusqu'à en deviner et en faire vibrer la trame. Je l'invite à ma table, et comme lui, j'appelle au micro la notion de singularité. Contrairement à l'universel, aussi plat et gourde qu'une flache, le singulier se démène, lance un appel, fait signe, retient l'attention. Il crie son existence. On ne s'attend pas à lui. Il est toujours « à côté ».

Une structure vivante, un système intégrant, parce qu'ils sont singuliers, synthétisent les relations imprévisibles. Plus je nourris en moi de singularités, plus mon unité s'ouvre, riche et contagieuse. Plus je suis riche et relié, moins je m'impose, soutenu par ce que je sens que je deviens. J'échange ma vie avec les autres, même si ce qui me fait face est un arbre mort qui lance ses multiples appels de branches torses. Il y avait un tel arbre mort, à un détour de la vallée de la Cèze, un arbre de Friedrich, donnant fièrement de tous ses bras l'orient de la vallée. Mais jour après semaine, année après année, de sa ramure cassée ne reste plus qu'une cime complexe, qui dit quelque chose encore de sa splendeur de chose morte, marquant des directions.

La vitesse et la respiration de l'échange, comme dans l'amour physique, font remonter la vie, libèrent de la pesanteur. Mortes ou vives, elles donnent les coudées franches. Et comme je suis au centre du tourbillon,

je m'allège aussi, d'aussi bas que je provienne. Je remonte en moi, je palme vers la lumière. Entendez-moi. Ce n'est pas que je me mette à faire des bonds de cabri ou à sauter deux fois sur chaque pied, comme les enfants à peine sortis se délestent de l'école. Je serais plutôt comme celui qui protège une hostie. Je me recueille.

Dieux du ciel, et pas pour un Dieu ! Ils sont là, partout, mes petits dieux, ce sont mes os et mes muscles, ma chair qui tend à la prière, mes sensations singulières, tous les personnages qui m'entourent, matières, cistes et oiseaux ! Et mes jambes qui me porteraient au bout de la Terre, et les pierres et la poussière, et le jeu blanc-gris des nuages. Les cris et les grouillements d'animaux qui ne cherchent pas à attirer l'attention, mais l'obtiennent. Ils sont si inédits dans leur comportement sans jours ni années, mais qui revient toujours même et différent.

Oui, je suis humble et confiant. Petite chose qui va parmi de grandes choses, dans l'attitude de l'amoureux qui se tend vers l'autre parce qu'il envie ses secrets, parce qu'il vit de ses secrets. La femme aimée fait partie de nous, elle est notre emblème et notre visage. La femme et la forêt commencent à échanger leurs visages. La femme aussi a ses collines et ses plaines, ses croupes, ses gorges, ses pentes, ses sources et ressources. Pourquoi brusquement penser à la femme ?



ARNAUD VILLANI

Etre avec le sauvage

Etre avec le sauvage, marcher du même pas que lui, c'est faire l'expérience inédite qui peut nous transformer du tout au tout. Adeptes de Gilles Deleuze, Arnaud Villani nous convie ainsi à une déambulation naturelle contée au travers des concepts de la philosophie.

« Si le mot "sauvage" peut encore en avoir un sens, c'est pour dire un monde non humain. Puissance des arbres poussés en meute dans le sous-bois. Ils tressent autour d'eux des couronnes de branches nées d'une science exacte. Nos paroles les caressent d'une fine brise. Ils sont parmi les fleurs blanches, les ifs et les mimosas. Ils rassemblent une contrée d'arbres. Le sens des nuages rapides, ils le déchiffrent mieux que nous. Ils ne pèsent pas sur la Terre. Ils sont de la terre poussée en hauteur.

Une vraie libération nous attend. Celle, dans et par la langue, d'un inconscient faiseur d'acier et de poutres. Une usine poussée au beau milieu de nous. Un continent perdu. Déconceptualiser, ensauvager la langue : cela ridiculiser nos vieilles transcendances, rabattra nos caquets, éteindra le désir appris de tromper, mobilisera les mots immobiles. Rien n'arrêtera cet ensauvagement salvateur. »

19 € TTC (prix France)

ISBN : 978-2-88958-470-3



9 782889 584703

Livre imprimé en France

salamandre.org



salamandre